

L'Aristoloche

Journal instructif et satirique paraissant quand il veut n° 37

Rédacteur : Pierre de Laubier – Abonnement : pierredelaubier.e-monsite.com

31 décembre 2016

« J'ai longtemps cherché le moyen de me faire haïr de mes contemporains. » — LÉON BLOY.

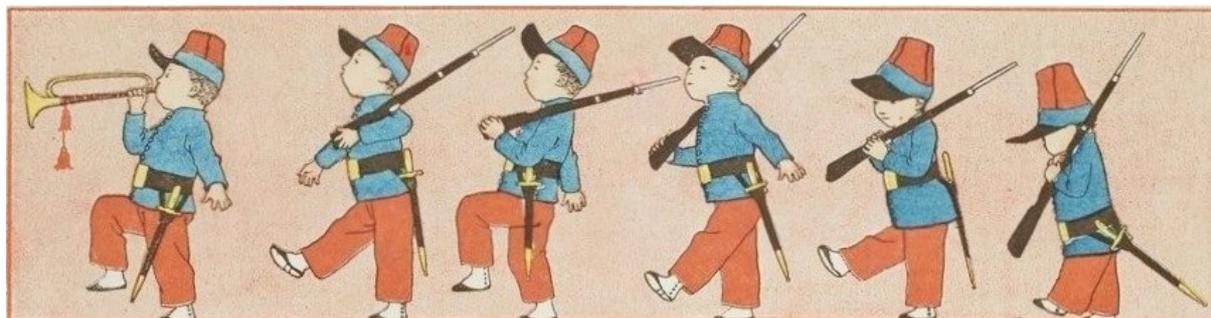
L'ordre règne, mais ne gouverne pas

Les lecteurs de *l'Aristoloche* se divisent deux catégories : ceux qui l'apprécient parce qu'ils sont subtils ; et ceux qui le lisent pour paraître subtils. Bien entendu, ceux qui appartiennent à la seconde catégorie sont convaincus d'appartenir à la première. C'est en pensant à eux que je me demande s'il est bien sage d'essayer de faire comprendre la différence entre l'ordre et la discipline.

Dans l'esprit de la plupart des gens, la notion de discipline évoque en premier lieu l'école, et la caserne en second lieu. L'association entre les deux n'est pas fortuite, dans un pays où le lycée a été conçu comme l'antichambre de la caserne, dans son organisation comme dans son architecture. Il est pourtant permis de douter que l'école et l'armée sont des lieux où règne un ordre véritable. C'est même parce qu'il n'y règne pas que la discipline y est si nécessaire.

d'en faire autant. On ne peut pas les en blâmer. Mais, du coup, l'instinct de tous ceux qui se trouvent sur le champ de bataille les pousse à se carapater le plus vite possible. C'est ce qu'il faut éviter ; et c'est là que la discipline fait son office, ce qui lui vaut d'être qualifiée de « force principale des armées ».

Bizarrement, l'organisation de l'école ressemble à celle de l'armée. Or, si la guerre fait courir le risque de mourir, ce que chacun souhaite retarder



L'armée, notamment, est une organisation fondamentalement contraire à l'ordre naturel des choses. Elle rassemble en effet, de gré ou de force, d'innombrables personnes, presque toutes de sexe masculin, dans le but de leur faire accomplir des actes qui, dans la vie civile, feraient d'eux des criminels, à savoir lancer sur des inconnus toutes sortes de projectiles pointus ou explosifs. Cela n'est pas sans agrément, et satisfait même certaines pulsions de l'âme humaine qui peinent à s'assouvir en temps de paix. L'ennui, c'est que les soldats qui sont alignés en face ne manquent pas

autant que possible, l'école dispense un des biens les plus désirables : le savoir. Pour capter l'attention de quelqu'un, il suffit de lui proposer d'apprendre quelque chose qu'il ne sait pas, même s'il s'agit d'un fait incertain, futile, pénible pour celui qui l'apprend ou, mieux encore, nuisible à autrui. D'où le succès des ragots, médisances, calomnies et fausses nouvelles. Et comme les programmes des écoles regorgent d'affirmations partiales, tendancieuses et mensongères, on aurait pu croire que ces établissements allaient attirer une foule de candidats. Or, pour les remplir, on a usé des

mêmes moyens que pour remplir les casernes, au point d'affecter les élèves à une école comme on affecte les conscrits à un régiment. Et on y a imposé une discipline vétilleuse qui illustrait l'idée que la plume sergent-major était une esquisse de la baïonnette, et l'encre noire une métaphore du sang impur des ennemis de la patrie.

Le sabre et la férule

Le bon sens aurait voulu qu'à l'infinie diversité de mœurs, de tempéraments, de goûts et d'aptitudes qu'on observe chez l'être humain adulte, correspondît enseignement aussi varié que possible en ce qui concerne les matières, les méthodes et même les horaires. Or, par un paradoxe curieux, le système s'est fait de plus en plus uniforme au fur et à mesure qu'il a regroupé toujours plus d'élèves et qu'il les a maintenus sous sa férule jusqu'à un âge plus avancé.

Quand une entreprise commerciale cherche à accroître sa clientèle, elle élargit sa gamme de produits afin de répondre aux attentes du plus grand nombre de clients possibles. Mais le système d'enseignement n'a qu'un seul client, qui est en même temps son commanditaire : le gouvernement. Lui seul fixe les programmes et les objectifs, et lui seul évalue les résultats. Qu'il juge en général excellents. Non sans raison, car des citoyens dociles, même hirsutes et dépenaillés, lui sont plus utiles que des hommes libres, même coiffés avec la raie sur le côté.

Il s'agissait d'étouffer l'imagination, l'initiative et l'esprit critique, ferments de révolte. Le résultat a été de rendre pénible et rebutant l'exercice de cette faculté spontanée et même essentielle de l'homme : apprendre. Pour y parvenir, il a suffi de considérer la discipline non plus comme un moyen, mais comme une fin.

A l'école, elle se justifie par le fait que les élèves sont des enfants. Elle est donc vouée à s'assouplir et disparaître dès qu'ils sont capables de se discipliner eux-mêmes. Or l'habitude de se plier aux obligations scolaire et militaire a ancré dans les esprits l'idée que l'ordre est le fruit de la discipline, et que les deux mots sont presque synonymes. Fâcheuse confusion, car l'école et l'armée sont des milieux clos, ce que la société n'est pas : pour en faire partie, nul n'a besoin de s'inscrire ni de s'enrôler. Dans la vraie vie, l'ordre est ce qui reste quand la discipline a disparu.

Cette confusion a conduit les citoyens à se soumettre à une foule de d'injonctions illégitimes, que le bon sens rejette et que la crainte seule fait supporter. Ceux qui ont instauré ces deux obligations, scolaire et militaire, savaient ce qu'ils fai-

saient. Car la discipline, loin de s'éteindre avec elles, s'est au contraire étendue à toute la société. A l'encadrement des enfants par les instituteurs et des jeunes gens par les adjudants a succédé un quadrillage de la société tout entière par d'innombrables lois et règlements édictés par des organes législatifs et normatifs de plus en plus nombreux. Le premier code civil connaissait six cents crimes et délits ; il en recense à présent dix-huit mille. Etrange résultat, quand on songe aux bienfaits attendus de l'instruction !

Les bandits de grands chemins offrent un choix à leurs victimes : « La bourse ou la vie ? » Le gouvernement, lui, confisque les deux. Une fois qu'on lui a concédé le droit de disposer des esprits et des corps, comment lui refuser celui de disposer des biens ? L'obligation fiscale universelle découle tout naturellement des obligations militaire (momentanément suspendue, au grand dam de ceux qui confondent l'ordre et la discipline) et scolaire.

La politesse ou la police

Les hordes braillardes et débraillées qui surgissent des écoles à la sortie des classes ne contredisent cette affirmation qu'en apparence. Si l'*ordre* ne règne plus dans les écoles, c'est le résultat d'une *discipline* monstrueuse. Ceux qui ont échafaudé ce système professaient une foi en l'homme à venir qui leur faisait mépriser les aspirations de l'homme présent. Ils manifestaient ainsi leur ignorance ou leur dédain de ce qui fonde l'ordre d'une société. Ils y ont si bien réussi que ceux qui déplorent (non sans raisons) la transformation des écoles en pétaudières préconisent une réforme des élèves eux-mêmes, plutôt qu'une réforme du système. Mais la veulerie des élèves n'est qu'une habile concession accordée en échange d'une complète sujétion aux contraintes du système. On a renoncé aux vêtements bien repassés pour mieux obtenir des esprits bien pliés.

De même, dans toute la société, l'inflation fantastique des lois et des règlements instaure une profonde anarchie. Car le but avoué des législateurs, « changer la société », voire « changer la vie », implique de piétiner les usages, de violer la nature humaine et de pervertir l'ordre naturel. Les dictateurs le font à coups de trique, les parlements à coups de lois.

Mais la politesse, la bonne tenue et même la bonne humeur reparassent comme par enchantement dans les écoles qui s'affranchissent des directives du ministère et de son administration. On touche ainsi du doigt la différence qu'il y a entre une société *polie* et une société *policée*. ■